

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 9

Artikel: Jack Alesco
Autor: Vallot, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jack Alesco

(Fin)

Le lendemain nous nous concertâmes, Juanita et moi, et résolûmes de nous marier au plus tôt. Je ne sais comment les choses s'y passent aujourd'hui, mais en 1855 les formalités du mariage, en Californie, étaient réduites à leur plus simple expression.

Nous nous rendîmes auprès de l'officier de l'état-civil, qui nous fit décliner nos noms, prénoms et âge ; c'est ainsi que j'appris le nom de famille de ma fiancée : « Alesco ».

— Comme vous n'aviez pas encore dix-huit ans, déclara le fonctionnaire à celle-ci, il vous faut un répondant : père, mère ou tuteur.

— Je puis produire mon père, répondit-elle en rougissant un peu.

— Eh bien ! revenez ici avec lui, et l'on vous unira !

Quelques minutes plus tard, nous frappions à la porte du père Alesco — Jack, de son prénom.

Personne.

Pendant que Juanita — dépitée au même titre que moi — allait faire quelques emplettes, je réintégrai mon domicile, où ne tarda pas à se présenter un policemen qui m'invita à le suivre au bureau de police, et sans pouvoir ou vouloir, m'expliquer pourquoi. Là, je me trouvai en présence de différents policemen, d'un Français, et d'un mulâtre que je reconnus aussitôt : c'était le voleur de ma malle.

— Avez-vous eu affaire à cet homme ? me demanda le chef de la police.

— Parbleu ! je le vois encore filer à grandes enjambées, mon colis sur la tête...

— Eh bien ! il vient de se faire prendre en exécutant la même manœuvre avec la malle de monsieur.

— Jacques Alesco, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Que j'ai l'habitude de marcher très vite, mais n'ai jamais eu l'intention de voler.

— Bah ! et qu'est-ce que vous avez fait de la malle de ce jeune homme, nommé Pierre-Antoine ?

— Elle se trouve en dépôt chez moi.

— Intacte ?

— Presque ; je n'ai disposé que d'un pantalon, un vêtement et quelques chemises. Je peux indemniser ce gentleman.

— Je pense, Messieurs, que vous allez respectivement me déposer une plainte par écrit, et je bouclerai l'individu.

A ces mots du policier, je me réveillai comme d'un cauchemar. Que convenait-il que je fisse ? Reuoncer à Juanita, — cette perle, — n'était-ce pas commettre une lâcheté ? Et pourquoi la rendre responsable des actes de son père ? D'autre part, épouser la fille d'un voleur...

J'en étais là de mes rapides réflexions, quand mon compatriote, qui avait déjà commencé sa prose, jetant un coup d'œil étonné de mon côté, prononça :

— Et vous, Monsieur, vous hésitez donc ?...

— En qualité de compatriote, répondis-je, permettez-moi d'intercéder auprès de vous en faveur de ce mulâtre. Je ne formule aucune plainte !

— Expliquez-vous ! N'êtes vous pas le plus lésé par lui ?

— Faut-il vous l'avouer ? Je viens de reconnaître en cet homme le père de ma fiancée que j'aime.

— Allons donc ! Ou bien vous vous moquez de moi, ou bien vous devenez fou !

— Ni l'un ni l'autre ; je vous donnerai, si vous le désirez, les preuves de ce que j'avance. Que voulez-vous ? ce pays ne ressemble pas à la France.

— Je m'en aperçois, répliqua mon interlocuteur, après m'avoir curieusement dévisagé, et en constatant sans doute que j'avais l'air sérieux et raisonnable.

Des gens stupéfaits, ce furent les policemen et le mulâtre, quand je déclarai, en anglais, qu'il était pardonné à ce dernier, à la condition qu'il transigerait avec moi.

— Il vous rejoindra en bas, me répondit-on.

Je compris qu'on allait, préalablement, le passer à tabac.

II

L'explication que j'eus avec Jack Alesco fut des plus suggestives. Il fut surpris, mais non autrement frappé, que je voulusse épouser sa fille.

— Ce n'est pas un Français, qu'il lui faudrait, objecta-t-il.

— Bah ! pourquoi cela ?

— Ces gens-là sont trop naïfs.

— Merci ! Alors dois-je, de nouveau, saisir la police ?

— Non, je donnerai mon consentement... forcé.

Ensuite, tous deux, nous rejoignîmes Juanita, à qui je déclarai mensongèrement être retourné chez son père.

La conduite de ce dernier, en présence de l'alderman chargé de l'état-civil, fut assez correcte ; après quoi nous lui donnâmes congé, tout en glissant dans le gousset de son gilet une gratification de cinquante francs, et en lui déclarant, à sa grande satisfaction, que nous le dispensions d'assister au mariage religieux.

Mon coquin de beau-père avait soustrait presque tous mes effets d'habillement et mon linge, mais, heureusement, laissé intact mon stock de coupons de soierie et de passementerie.

Je dus mentir de nouveau, à Juanita, en lui racontant que ma mère m'avait expédié en messagerie, la malle qui venait de me parvenir.

En voyant mes marchandises ma jeune femme s'exclama en battant des mains :

— C'est le commencement de la fortune, cela !

— Vous exagérez, objectai-je.

— Si ! affirma-t-elle. Laissez-moi faire ; il suffira que je trouve un petit local, en bonne situation de quartier, et dont nous pourrons payer à l'avance six mois de loyer, pour que notre affaire marche.

Et elle se mit en campagne à travers la ville, non sans succès, car elle découvrit, vingt-troisième rue, une boutique à louer, précédemment occupée par un tailleur espagnol qui, après avoir perdu tout son argent au jeu, avait déménagé à la cloche de bois.

Nous entrâmes immédiatement en jouissance de ce local — ce qui quintuplait celle que nous éprouvions déjà de vivre ensemble. — Comme nous nous trouvions dans un quartier commerçant, mes soieries et passementeries firent florès, et grâce aussi à d'autres articles que nous nous étions procurés dans le pays, au bout de six semaines

notre bénéfice brut s'élevait à dix mille francs. Tel mètre de soie, acheté en France dix francs, était revendu huit dollars, soit quarante francs. Mais allez-y voir aujourd'hui !

Très au courant des mœurs du pays, Juanita — qui pouvait, seule, suffire à conduire notre commerce — me suggéra l'idée de m'incorporer dans une compagnie en formation, et de partir pour les mines, en insistant, toutefois, sur ce point, qu'il fallait s'assurer de la moralité de ses compagnons de groupe, afin de ne pas courir le risque d'être assassiné par eux.

J'e parlai de mon projet à Bertrand, qui en devint enthousiaste. C'était une bonne recrue, car il était robuste, En résumé, pour notre expédition, nous nous comptâmes seize adhérents : trois Français, trois Anglais, quatre Alle-

mands, deux Espagnols, un Italien et trois Américains. Armés jusqu'aux dents de fusils, pistolets, poignards et de pics, pioches et pelles, nous nous mimes, un beau matin, en route. Comme moyens de locomotion, nous ne disposions, le plus souvent, que de nos jambes ; parfois, cependant, dans certaines régions agricoles, nous trouvions à louer, à prix excessif, une

paire de tombereaux. Dire que nous jouissions en cours de route, d'un grand confort, serait mentir ; à peine trouvions-nous de quoi ne pas mourir de faim. Enfin, après douze journées d'une marche extrêmement pénible, nous atteignîmes les Hauts-Plateaux, qui nous avaient été indiqués comme renfermant des gisements aurifères, et notre contentement se manifesta par des rires et des chansons en cinq langues différentes, ce qui était moins phénoménal que l'incident, relaté par la Bible, touchant la tour de Babel.

Hélas ! nous avions compté sans nos hôtes ; en effet, une grêle de flèches ne tardèrent pas à nous saluer de la part de messieurs les Indiens occupant les hauteurs. Aucun de nous n'avait été atteint. Nos fusils, chargés à l'avance, répondirent à cette réception peu cordiale ; tout en fuyant nos ennemis nous ripostâmes ; bref, après un combat d'un quart d'heure, nous étions maîtres du terrain. Malheureusement une flèche empoisonnée avait frappé en plein front un Espagnol qui expira presque aussitôt ; nous n'étions donc plus que quinze. Nous nous

installâmes dans quelques huttes abandonnées, et ne tardâmes pas à mettre la main à la pâte.

Grand Dieu ! que de coups de pic et de pioche donnés sans résultat dans le sol rocailleux ! L'on se vouait au diable, et les quelques vivres dont nous étions munis disparaissaient à vue d'œil. Nous résolûmes, en conséquence, de chasser ; et, de fait, nous tuâmes suffisamment de gibier pour nos besoins.

Le septième jour de notre arrivée, un Anglais signala un filon de quartz de quelque densité, et tout le monde se porta de son côté ; quarante-huit heures après, enfin, l'on mettait à nu des pépites d'une certaine importance. L'on était fiévreux à ce point que l'on ne dormait presque plus. Toujours est-il que le seizième jour, nous avions épuisé notre petite mine, jusque-là inexplorée, tout en es-

timant, au jugé, que notre rendement était de quatre cent mille francs d'or, ce qui accusait une part de vingt-sept mille francs pour chacun des copérateurs. Il fallait s'en contenter et s'éloigner au plus tôt, car le scorbut et la dysenterie se faisaient sentir parmi nous ; en outre nous étions littéralement fourbus.

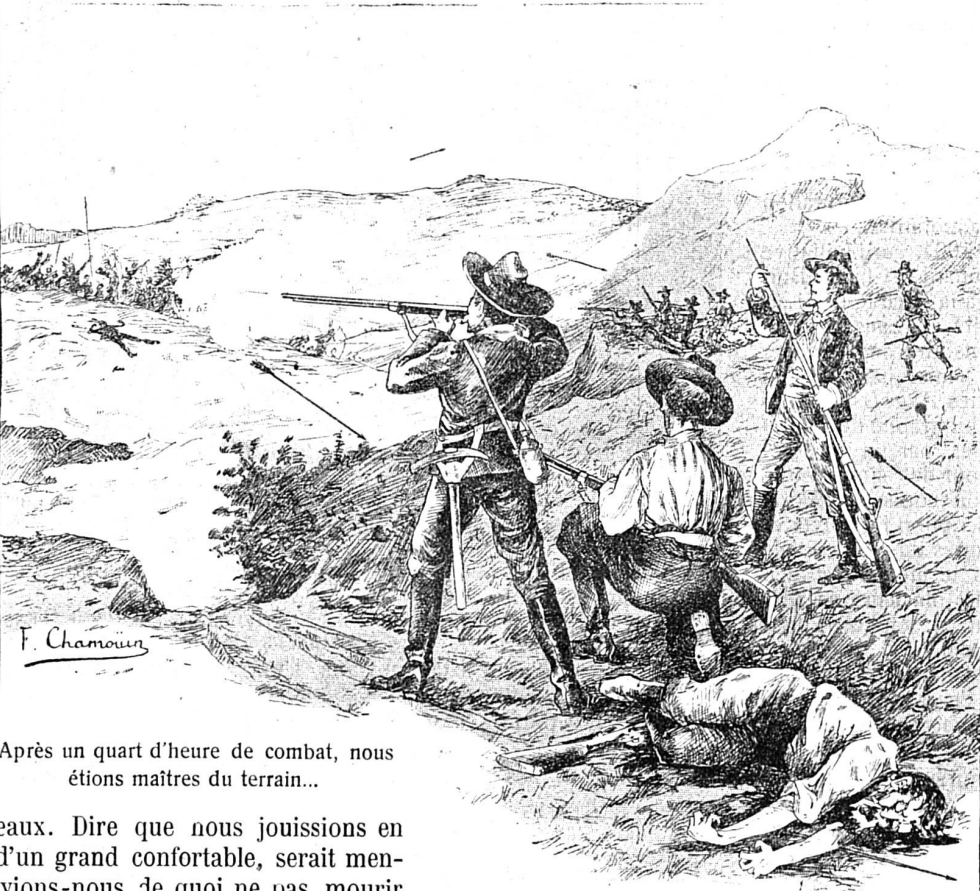
La retraite fut pénible, les indigènes nous harcelant et essayant de barrer notre route.

Nous employâmes treize journées pour effectuer notre voyage de retour ; notre absence de San-Francisco avait donc duré six semaines.

Quelle joie que la nôtre en réintégrant la ville !

Pour ma part, j'avais tant souffert que je me promis bien, si mes affaires commerciales devenaient prospères, de ne pas retourner dans les mines : c'est ce qui, heureusement, arriva. Possédant des fonds de roulement suffisants, je ne fis que m'arrondir dans mon négoce ; au bout de dix années, je possédais mon petit million, chiffre déjà important pour l'époque. Comme je n'avais pas d'enfant, je me contentai d'un tel résultat, et liquidai, afin de rentrer en France.

Mon ami, l'on ne peut avoir tous les bonheurs jusqu'à la fin de ses jours ; ma femme, à qui je ne connus jamais que d'exquises qualités, décéda prématurément à l'âge de



Après un quart d'heure de combat, nous étions maîtres du terrain...

trente ans, et sans savoir que son père était un fieffé coquin. Je n'ai pas voulu me remarier.

Quant à Jack Alesko, dans le courant de l'année qui suivit mon mariage, il trépassa à l'hôpital de San-Francisco, des suites d'une attaque de *delirium tremens*.

Maintenant, dites-moi ce que vous pensez de ma conduite. Auriez-vous agi comme moi, c'est-à-dire épousé,

quand même, la fille d'un malfaiteur ?

— Mon cher, je ne puis vous répondre ainsi... de but en blanc. Question de sentiment et de milieu... évidemment, j'y réfléchirai ; mais ce dont je dois immédiatement convenir, c'est que votre cas ne fut pas banal.

Albert VALLOT.

Le Monument de Sainte-Beuve à Lausanne

Il y a eu, récemment, cent ans qu'est né Charles-Augustin Sainte-Beuve.

A Boulogne-sur-Mer (France), ville natale du célèbre critique ; à Liège (Belgique), où il professa un cours sur Châteaubriand ; à Lausanne, enfin, où il fit, pendant l'hiver 1837-1838, son cours sur Port-Royal, origine du fameux ouvrage qui porte ce titre, cet anniversaire a été rappelé, ici, par des conférences littéraires, ailleurs — comme à Lausanne — par l'inauguration de plaques commémoratives.

Le 10 octobre 1904, sur l'initiative de MM. Jean Bonnard et Charles Burnier, professeurs à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, un comité s'était constitué pour donner suite à une idée émise par M. Léon Séché, directeur des *Annales Romantiques*, à Paris, et biographe de Sainte-Beuve, de rappeler, par un modeste monument, le séjour de Sainte-Beuve à Lausanne et son cours sur Port-Royal. Une souscription fut ouverte. Elle rencontra auprès du public intellectuel lausannois le meilleur accueil. De hautes notabilités littéraires de Paris, plusieurs académiciens, s'y intéressèrent aussi. Le sculpteur, M. Raphaël Lugeon, fut chargé de l'exécution de ce monument.

Ce monument consiste en une plaque de marbre gris, d'un style très sobre, en rapport avec celui de l'antique bâtiment académique, sur la façade duquel elle a été apposée. Elle porte l'inscription suivante :

SAINTE-BEUVE A PROFESSÉ A NOTRE ACADEMIE, DE 1837 A 1838,



Plaque commémorative inaugurée récemment à Lausanne rappelant le cours sur Port-Royal que le célèbre critique Sainte-Beuve donna à Lausanne

SON COURS SUR PORT-ROYAL, ORIGINE DU CÉLÈBRE OUVRAGE QU'IL PUBLIA AVEC CETTE DEDICACE :

" A MES AUDITEURS DE LAUSANNE, PENSÉ ET FORMÉ SOUS LEURS YEUX, CE LIVRE LEUR APPARTIENT "

A CE SOUVENIR, L'ÉTAT, LA VILLE DE LAUSANNE, L'UNIVERSITÉ, LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE, LES ADMIRATEURS DE L'ILLUSTRE ECRIVAIN, ONT CONSACRÉ CE MONUMENT. 23 déc. 1904.

A l'angle supérieur gauche se trouve le médaillon en bronze de Sainte-Beuve, d'après d'Avid d'Angers.



ECHOS



Le rire et la santé

Le rire est une excellente chose. Chaque fois que nous nous laissons aller à cet étrange geste qui n'appartient qu'à l'homme, parmi les multiples créatures du monde, nous procurons le plus grand bien à notre corps. En effet, il n'y a pas une partie de notre être, pas un petit vaisseau qui ne reçoive une saignée de sang dans la circonvolution d'un bon éclat de rire. Le principe de la vie va renouveler ainsi toute notre chair, la circulation plus rapide impressionne tous les organes. C'est pourquoi il faut rire et de bon cœur ; c'est allonger notre existence que d'accorder ce stimulant à notre vitalité.

Curieuse particularité au Japon

Les voyageurs visitant le Japon ne manquent pas d'être impressionnés par l'absence d'animaux dans les paysages. On n'y voit ni vaches, ni moutons, ni porcs, ni chèvres, ni mules, ni ânes. A peine existe-t-il, là-bas, quelques

chevaux pour les étrangers et quelques chiens. Les autres animaux domestiques sont inconnus. Dans les rues, les charrettes sont poussées par des coolies. Les voitures de plaisir, ou pousse-pousse, sont aussi trainées par des hommes. Le Japon possède toutefois des animaux sauvages, on y trouve en particulier des ours d'une énorme grosseur.

L'arbitrage entre les peuples

Les partisans de l'arbitrage ont raison de ne pas désespérer.

Les arguments les plus formidables viennent à leur aide.

Depuis 100 ans, la guerre n'a pas moins coûté que 300 milliards et elle a semé sur les champs de bataille plus de 15 millions de cadavres.

Entre 1854 et 1866, elle a englouti notamment 49 milliards et 1,850,000 hommes. Enfin, à l'heure actuelle, l'Europe, qui a 4,000,000 d'hommes sous les armes, dépense chaque année, pour les entretenir, au moins 7 milliards.